

Jean-Yves Cadoret

PERSISTANCE DU HARFANG

(extraits)

Mis en ligne le 27 décembre 2020

Mes changements de forme, que j'appellerais mes changements spatiaux, ont pour objet de trouver un espace littéraire qui soit comme une patrie, ou si ça paraît excessif, comme la cabane que les enfants perdus trouvent dans la forêt.

Alejandra Pizarnik, *Journal* (décembre 1968)

Il est bon d'ouvrir largement les volets de l'oubli pour accueillir les paroles vagabondes et ne garder que celles qui remplissent minutieusement les lacunes béantes du cerveau. Il appartient au silence d'accepter ce qui est perdu et de choisir ce qui est déchu. Le tri ainsi avancé, il faut entreprendre un nouveau ravage et décimer les paroles farcies des déchets du penser.

Paul Valet, *Solstices terrassés*.

CINQ OISEAUX

MERCI AU MERLE 2

par ton chant
je t'imagine
dans l'aube terreuse de la chambre
ô merle chasseur de chagrin
fraternel et distant ce qu'il faut
(car tu sais tenir ton rang)
qui me redonnes le goût de vivre

*

nul doute qu'aux temps d'avant l'homme
tu fus un chérubin étincelant
le plumage constellé de pierres précieuses
sardoine topaze diamant chrysolithe onyx
jaspe saphir escarboucle émeraude
et d'or déjà ton bec et ton chant
et déjà tu marchais comme un roi
sur les charbons ardents

ton orgueil et ta beauté firent ta perte
te voici à terre
 ange noir sautillant
offert en spectacle aux mauvais poètes

*

Teod hir, dorn berr ! persifle au réveil
le merle lucide

*

ou bien inquiet ?
 - non,
attentif
 questionneur
ami de la sagesse
 - ou presque

habile
 gourmet

merle égrillard
gobeur de cassis

ébouriffeur de merlettes

*

tu mets en demeure le monde
qui dans ton chant s'ajuste à toi
et je suis dans ton œil
ô merle moqueur
comme un qui ne connaît pas ses notes

*

merle calligraphe
tout entier dans ton trait
briseur de miroirs
parapheur du jour

la voie toi
tu la trouves

*

mais à force de vouloir me le faire savoir
tu vas trop loin
- de quoi je me merle,
aurait dit le vieux noyer de Jules Renard

tu m'emmerles si bien les pinceaux
que je ne saurai bientôt plus faire
que siffler

PERSISTANCE DU HARFANG

... Ce songe dévasté que le harfang, fantôme ailé des étendues nocturnes, du haut de la plus vieille digue des années, veille en guettant sa proie (chouette blanche, es-tu la parole proférée lorsque, fébrile, tu rames dans les airs ? Harfang, es-tu le mot écrit lorsque tu te poses sur le docile branchillon ? Es-tu, chaque fois, le même oiseau ?)

Edmond Jabès, *Elya*

hier
bien avant que l'oiseau-serpent m'ait jeté dans les eaux saumâtres du monde
bien avant que le navire sur lest de la jeunesse n'ait appareillé pour les ports du
songe et leurs cargaisons d'ombres
et que me tombe entre les mains l'oignon creux de Peer Gynt
était inscrit ce rêve de neige né de lui-même
et jamais éteint
où brûle sans se consumer
l'œil d'or qui nourrit sa lumière
et qui demain signera mon nom
lorsque seront devenus de pierre mes jambes
et le cœur
et que je retournerai à la mer des graptolites et des gorgones

harfang
feu d'au-delà les pôles
silence d'au-delà le noir
où s'accrochent les signes
écriture d'au-delà le rêve

un matin de janvier mil neuf cent soixante-quatre j'ai vu battre
au ciel comme un châte jeté sur l'épaule des vignes qu'avait déchiffrées la neige
une écharpe de sang –

*l'osier tremble sous la neige
et Blanche Neige pour pleurer
se penche –*

disait une voix oraculaire

la tienne
harfang
sang séché de l'enfance
sur la page quadrillée du cahier à spirale

QUATRE ESSAIMAGES

J'appelle « essaimage » une construction verbale qui n'est ni description, ni commentaire, mais prend forme sur la tangente, ou en parallèle, de ce qui l'inspire.

Denise Levertov, *Spin-offs*
in *Breathing the water*

AU GRAND SOUPIRAIL

*Pour Bernard Noël,
en souvenir de La Gerbière*

Au grand soupirail qui s'allume
tu ne fus pas petit misère
noir dans la neige à genoux cre
vant ta culotte au vent d'hiver
mais boulanger au fort bras blanc
tournant tournant la pâte grise
puis l'enfournant dans un trou clair

ton royaume pétrin sans reine ni joyaux
autres que mille mots plus riches pour toi seul
que leurs images mais que tes seuls mots jamais
ne sont parvenus à contenir

la pagode de Wutchang Pythéas découvre l'Islande le
grandgousier-pélican le paradisière bleu la Claudea elegans l'alpenglühn une
pleine terre vue de la lune et la mélancolie cette femme en pèlerine devant la
gare assise sur une pauvre valise verte

...brume plumes ombres et couleurs

« encore plus fantastique, l'affreux poisson
n'est guère qu'une énorme et faible gueule, qu'on dirait désarticulée, et c'est le long
fouet de la queue qui porte la lanterne traîtresse servant d'appât » ...

de chaque mot naissait un paysage délivré des mots
tissé sous toutes les latitudes
de tous les climats

de chaque phrase une langue inouïe
qui dans les sables de la nuit s'évanouissent

roulis et tangage de la mémoire
un voile de métaphores dérobe au regard
la cargaison frauduleuse du porte-conteneurs

lanterne traîtresse quelle est la vitesse de ta lumière
de quel continent perdu parlent les astres muets
où viennent les mots d'aujourd'hui se brûler les ailes

les souvenirs de première grandeur sont rarement les plus proches
lointaines

lointaines
sont les plus scintillantes étoiles

souffle court
le cœur bat
 bat
au bout de sa course effrénée vers le silence

non plus mots
 soupirs
sopirs-lumière
au souffle du soupirail rouge
que ces ombres haletant dans la *lumière*
du ciel rouvert

ô boulanger pétrisseur de soleil
qui croyais voir entre les vantaux de ton four
un ange avec ses ailes
sauras-tu surmonter l'épreuve du désert

sauras-tu tamiser ton souffle
jusqu'à l'amble du silence
et retrouver le mot
façonné, pétillant et jaune
qui inventait la faim

AU PARAPET DU PONT

Singt man am Brückenwehr

Gottfried Benn

1

l'eau

l'eau court

l'eau verte

non pas court ni coule

glisse par paquets lisses sur les pierres rondes

savonnette motte de beurre Bastet en fuite

images fausses

destructrices

les mots trahissent le regard

et tout de ce monde que nos sens perçoivent

sur les rives boutons d'or compagnons rouges et fleurs-de-coucou

bugles et stellaires

signifient le printemps

- printemps vraiment ces planches de flore

que tu expectores ?

ah premiers soleils meurtriers

rhume des foins

les larmes brouillent la vue

tu cloues la saison comme Christ ou papillon

dans un cercueil de signes

l'eau

l'eau météorique apprivoisée

est à elle-même sa propre métaphore

et le temps tourne en boucle dans quatre mots

mais nommer est si peu

leurs détails ne disent pas plus la terre et le ciel

que l'homme ses os et ses viscères

au parapet du pont

tu découvres n'être pas dieu

2

au moins l'as-tu découvert
au moins as-tu pensé l'écart

toi qui n'es ni pâtre ni chasseur
ni semeur ni maçon
toi le laveur de morts
qui n'as pour lot que l'inquiétude
tu as ajouté au monde cette pensée
entre l'eau et le parapet
 trou de vide
que tu combles d'une équation d'étoiles
à travers le silence et la nuit

3

quelque chose de l'eau vive et des rives fleuries
s'imprime sur les pages jaunies
surgies du livre et des livres de ta vie
dans la lumière changeante des saisons

neige lacs gelés
errance dans un pré d'asphodèles
corps d'été
matte de thon devenue sur le pont
mattanṣa sanglante

et toi devenu ligneur
virtuose de la mort vive
crochetant le crâne
 tranchant les artères

toi dans le même geste l'homme et la bête

le sang que tu rejettes
est l'exuvie
qu'à l'eau tu apparies
par le chant

cela chante au parapet du pont

écoute
 c'est le temps qui passe
et d'oubli en oubli
donne forme au chant

gallet de feu dans la bouche
porté plus loin que la fin

4

hors de l'obscur
vers le haut
 encore

au-dessus des forces sourdes
jusqu'au cercle de l'aigle
où les mots se délient

où dans la lumière
ton chant désormais
s'incarne

L'AILE, LE FEU

qui débusque les monstres
et j'entends qu'elle m'ouvre
les portes du chant

3

ailleurs et plus tôt plus tard
je connus d'autres pareils instants
où tout tout à coup s'ajuste à partir de soi
mais hors de soi
dans les métamorphoses de l'oubli
- au bastingage de l'*Ulysse* en route pour Zanzibar
6, rue Huygens à Paris entre Paul Valet et Maurice Blanchard
ou dans le vent jaune et l'odeur fade du matin, avec les oies sauvages

un soir d'été sur la terrasse
en compagnie d'un crapaud
tandis que la lune monte derrière les peupliers noirs

instants d'avant l'image
d'avant l'être paré pour la danse de la vie et de la mort
déjà dressée

 parcourue d'ondes
bataillant ferme pour faire sa place dans l'espace
à mesure que la chaleur gagne

créature de gel et de feu
à l'instant d'avant l'envol
d'avant les noces funestes de l'œil et de la parole

4

poumons gonflés
 brasse coulée
dans un feu grégeois de mots

- non pas de mots
 de mots encore gorgés d'infinis possibles
de mots d'avant le sang calciné des signes
et la disette du sens

« touche-moi et tu brûleras »

j'entre au pays bleu de la flamme
dont me voici le maître et l'aliment

je jette en elle et fais brûler
le petit bois résineux du monde
avec ma vie
- ô langue de feu

par quoi se dénoue dans le brasier des jours
la camisole de force des mots gras

tout l'univers se tient dans mon poing-étoile
autour duquel je danse en cercles
de plus en plus larges pieds nus
sur le sable mouillé de l'estran

danse danse

a-wop-bop-a-loo-mop-a-lop-bom-bom!

5

poupée de chiffon dans le petit lait de la chambre
ne crie pas victoire
avant le réveil
défais-toi d'abord de la poix des rêves

aucun nuage au ciel ce matin
mais la lumière est voilée
et le soleil étameur trop blanc

on voit au loin des îles qui ne sont plus désirables
et dans l'eau que brunit le sable baratté par les rafales du nordé
le poing s'engourdit
l'arrière-saison déjà

6

au bout du compte à rien ne t'aura servi d'arracher
les masques qui t'étranglaient
et de plonger

dans l'eau de mensonge
de la cathédrale sonnante
tu finis toujours par te retrouver les doigts brûlés
dans la pauvre cabane de planches
comme un dont le nez est resté coincé dans le portail

la foudre du faucon lasso
sur la colline qui du volcan Kzabek est un très pâle simulacre
le silence du crapaud
et de plus en plus lointain le cri de la femme parfumée
suffisent à ton désir de durer

ta mémoire flagorneuse
t'a confondu avec ton frère
mais tu as toi le foie fragile

tu n'auras pas su contenir
l'élan du feu infatigable
au creux de la fêrûle de ton chant
et tu n'as pu sauver de la jarre de tes amours
que la risible espérance

ALGEBRE SUR UN CORPS

1

pas

à pas
inégaux sur le sable

aériens si le sable est dur et fin

reg
lac gelé

comme si j'étais jeune encore

et léger

gonflé d'avenirs

mais s'il est grossier

enferrés dans les scrupules

et me voici ployant sous le poids de l'air

empoissé
encagé dans de vieilles images grises

(gazelles dans un nuage de poussière

au bout de larges frayées dans le fech-fech)

dans ce vide où rien ne dure

où tout à chaque instant dans le silence

commence et recommence

le souffle seul fait sens

les sautes du cœur

2

pas à pas j'avance

l'œil rivé sur la ligne d'horizon

dans l'ignorance de la géodésique

à mesure que j'avance recule l'horizon

cette ligne cette ligne

ne peut pas être le port

cette ligne à laquelle je m'accroche

dans le cercle de feu

que je tente en vain d'amener à moi

là-bas l'instant d'avant

là-bas encore

à force d'éblouissement

finit par se souvenir de l'instant d'avant

se dédouble

détriplex
devient reflets de lumière vibrante
sur un chott oublié des cartes
que bientôt coupent un arbre
une palmeraie
et je suis l'instant d'après
dans le cocon tiède d'une oasis
apaisé le brasier du ciel revient à la bonne flamme de l'amour
qu'entretiennent des femmes-sources au port de reine

une fable a pris forme
qui est un mensonge

et le mot fin apparaît sur l'écran
tandis que le ciel d'un coup s'obscurcit

3

entretemps
hors mémoire
un vent s'est levé

il s'engouffre dans la gorge
fait éclater portes et fenêtres
souffle le toit
dans un vacarme de fin des temps

passé et repassé sans faiblir
prend tout l'espace
qu'il transforme en cube de bruit

son mouvement perpétuel
assourdit
paralyse la langue

oh ce serait si bon d'être encore
l'enfant qui dansait sur les grèves du nord
What need have you to dread
The monstrous crying of wind ?

oui
quel besoin ai-je d'inventer un dieu charognard
inhérent à la tourmente du ciel
et d'où me vient cette rage de vouloir le confondre
en dénombrant la mitraille du sable
comme si dans mon corps un cadavre insane
creusait sa tombe

aux lèvres du trou noir de la folie
immense est la tentation du silence

4

j'ai baissé les yeux
dans l'espoir d'une aubaine de sable
d'un signe

au seuil de la cité dorée
à la fois lettre et miroir
lumineux comme une palme de dattier

mais au jeu d'échecs du poème
il suffit d'avancer un mot
pour perdre le royaume

où plus rien n'est réel
tout fait sens et s'égare
se délite
la pluie dans l'oued retourne au sable
et les murs de pisé

pourtant je n'aurais fait qu'ôter
ajouter
un grain de quartz
mica
feldspath

un bouton-pression sur la peau du désert

l'avais-je mal placé
mal fermé
manquait-il vraiment
ou bien en fallait-il plutôt deux
ou plus encore
toujours plus

ou bien était-ce un addād

avancer dans la langue
est une diabolique machine de mort

5

comment restaurer l'instant d'avant
sa fraîcheur
au creux de laquelle miroitaient tous les avenir

comment réduire la fracture

quelle algèbre donnera le chiffre
qui fera coïncider le miroir et la lettre

non pas nos pas
mais leurs traces
sont les signes
 et le poème
une danse macabre

la parole échappe au corps
 fraise le silence

nous tournons en rond autour du temps
dans un maelström de sens
qu'il siphonne jusqu'à plus soif

6

le vent aura tôt fait d'effacer
les traces de nos pas sur le sable
et avec elles le souvenir de la longue marche dans le désert
dont on oublie les errements
pour ne conserver que la joie muette
d'avoir aperçu la palmeraie sur l'horizon

le corps
 le souffle
s'érodent avec le cœur

ô que vienne un sourire
briser le mur des larmes

REPERES

CINQ OISEAUX

MERCI AU MERLE 2	juillet 2015
GRAND CORBEAU	avril 2016
PERIPLE DE LA MER ERYTHREE	novembre 2017
PERSISTANCE DU HARFANG	juin 2016

QUATRE ESSAIMAGES

AU GRAND SOUPIRAIL	janvier 2020
LE MATELOT BERG	décembre 2013
A LA POURSUITE DU VRAI	avril 2020
AU PARAPET DU PONT	mai 2020

L'AILE, LE FEU

TEMPS BLANC	septembre 2003
TRAVAUX EN MILIEU HOSTILE	mai 2008
EPHEMERE	février 2017
ALGEBRE SUR UN CORPS	janvier 2018